

Le troc des cultures **Algonkiens et Blancs dans la forêt des Trois-Rivières**

Mario Marchand

Numéro 86, été 2006

Des forêts et des hommes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchand, M. (2006). Le troc des cultures : Algonkiens et Blancs dans la forêt des Trois-Rivières. *Cap-aux-Diamants*, (86), 10–13.

■
Campement traditionnel d'un groupe de chasseurs algonkiens. On remarque l'utilisation du chaudron de métal provenant de la culture matérielle des Européens. (Tableau de T. Mower Martin dans *Canoe*, Roberts Kenneth G. et Shackleton Philip).



LE TROC DES CULTURES ALGONKIENS ET BLANCS DANS LA FORÊT DES TROIS-RIVIÈRES

PAR MARIO MARCHAND

Al fin de briser les barrières linguistiques et d'établir une communication un tant soit peu universelle, les échanges commerciaux ont, de tout temps, été un moyen diplomatique des plus efficaces. Chez les Autochtones, le commerce était un couloir de communication incontournable pour obtenir et entretenir des alliances entre voisins, mais aussi pour se donner une ouverture sur le monde extérieur. Plus encore, sans rapports de commerce, l'état de guerre prévalait. Dès les premiers contacts entre Européens et Amérindiens, c'est à travers le troc, une des plus anciennes formes de commerce de l'humanité, que vont s'établir les premières relations. En effet, le troc permet le commerce sans l'emploi de monnaie codifiée et restreinte à une seule culture. C'est aussi par cette forme de communication universelle que vont s'établir des échanges culturels.

Dès la fondation du poste de traite des Trois-Rivières, en 1634, et par nécessité, les Français qui s'établissent dans la région entretiennent des liens étroits avec les Algonkiens (Attikamekw et Algonkins). Pour les Blancs, le commerce en forêt était, à coup sûr, le moyen par lequel on pouvait commencer sa vie dans le Nouveau Monde. Aussi, malgré le cadre agricole du régime seigneurial, plusieurs des nouveaux arrivants s'adonnent au trafic des fourrures et ils ne cultivent la terre que de temps à autre pour conserver la possession de leur concession. L'exemple venait de loin et de haut. Encore en 1720, certains seigneurs de la région s'adonnent toujours au trafic local des fourru-

res sans se soucier réellement de la mise en valeur de leurs fiefs agricoles. Voici ce qu'en dit à l'époque l'historien Pierre-François-Xavier de Charlevoix : « La vie que mène M. de Bekcancourt dans ce désert car on n'y voit point encore d'autre habitant que le seigneur rappelle [...] le profit qu'il peut faire par le Commerce avec les Sauvages, ses voisins, en achetant d'eux les Pelletries de première main, vaut bien des Redevances, qu'il pourrait tirer des Habitants à qui il aurait partagé ses Terres ».

En fait, plusieurs familles d'interprètes et d'explorateurs avaient un pied-à-terre dans la région. Plus commerçant qu'agriculteur, ce nouveau groupe social profitera longtemps de l'incapacité des autorités coloniales à exercer un véritable contrôle sur leur mode de vie en marge du régime seigneurial. De plus, en fréquentant le monde de la forêt, les coureurs des bois des Trois-Rivières étaient devenus indispensables pour le grand commerce des fourrures. Dans l'une des premières études socioéconomiques sur le commerce des fourrures en Nouvelle France, l'historienne Louise Dechêne mentionnait qu'au début du XVIII^e siècle, plus de 54 % de la population masculine du bourg des Trois-Rivières avait déjà participé à un voyage de traite à l'intérieur du continent. Pour le Cap-de-la-Madeleine, Champlain et Batiscan, qui sont pourtant des milieux de développement agricole, au moins 30 % des hommes étaient déjà montés en canot dans les Pays-d'en-Haut. Il s'agit à l'époque du plus haut taux de participation à la « course dans les bois » dans toute la colonie française.



UNE CULTURE MATÉRIELLE QUI S'IMPOSE

Pendant près de deux siècles, de nombreux produits européens serviront pour la traite de fourrures. Outre les objets d'apparat, les vêtements, les couvertures, les boissons et même la nourriture, ce sont les objets utilitaires issus de la technologie du fer qui ont le plus d'impact sur les conditions de vie des Algonkiens de l'époque. En effet, la hache de fer, par exemple, permettait une économie d'énergie pour couper le bois de chauffage ou pour construire les abris en hiver. De même, les chaudières de cuivre ou les chaudrons de fonte remplaceront avantageusement les contenants en écorce et la poterie rudimentaire pour la cuisson. Le couteau de métal, la pointe de flèche en fer et l'épée sont également des objets qui facilitent le travail usuel de prédation d'animaux et de préparation des peaux. De fait, la technologie européenne pouvait améliorer les conditions de vie des Autochtones. Mais, pour l'essentiel, c'est encore le nomadisme de la vie en forêt qui assure la subsistance des chasseurs algonkiens. Évidemment, durant les hivers difficiles, ce nouveau matériel pouvait faire la différence en terme de survie et les Algonkiens auront rapidement compris l'avantage de se munir de tels objets.

Pendant toute la période coloniale, la plupart des objets de métal qui servent au commerce des fourrures au Canada proviennent des industries d'Europe. Bien sûr, les forgerons coloniaux pouvaient toujours produire et réparer des objets en fer pour des besoins domestiques, mais pour l'essentiel, le mercantilisme économique était de rigueur. D'autre part, au début des années 1730, c'est aux Trois-Rivières que l'on produit pour la première fois du fer de façon industrielle au Canada. La production des forges du Saint-Maurice était d'abord destinée au marché colonial et à l'industrie navale en Nouvelle-France. Cependant, le marché de la traite locale n'était sans doute pas négligeable pour écouler chez les Amérindiens certains produits manufacturés et d'usage domestique comme les fers de hache et les marmites en fonte.



Mais, de tous les objets issus de la culture matérielle européenne, l'arme à feu est peut-être celui qui porte le plus à conséquence. Non seulement cet objet change la manière de faire la guerre et de chasser pour les Autochtones, mais il pouvait aussi modifier les rapports sociaux. En effet, on peut supposer qu'au début l'arme à feu a pu provoquer la remise en question d'une certaine hiérarchie consensuelle dans la société de la forêt. Par exemple, le fusil permettait à un individu, qui d'ordinaire était un moins bon chasseur, d'abattre seul et à distance le gros gibier. Aussi, l'habileté et la force physique, qui chez les Algonkiens avaient une valeur sociale, ont probablement perdu de leur importance avec l'utilisation de l'arme à feu comme outil de prédation. Globalement, le rôle traditionnel du chef de famille, qui menait son groupe à la chasse avec des outils plus primitifs, tendait à devenir moins évident. Mais, même si cette nouvelle technologie a des effets déstabilisants, le besoin de cohésion sociale pour assurer la survie en forêt a tout de même permis le maintien des coutumes à l'intérieur des groupes de chasse et de la société algonkienne.

Le fusil échangé contre de la fourrure est très apprécié par les Autochtones qui déjà, vers 1660, l'ont intégré dans leur imaginaire. Fusil de la période coloniale française. (Collection de l'auteur).



Les Blancs utilisent le toboggan et les raquettes pour s'approvisionner en forêt auprès des chasseurs autochtones. (Illustration de A. Mayer dans *La chasse au Québec*, Paul-Louis Martin).

Le fusil modifie non seulement la manière de chasser des Amérindiens, mais aussi leurs rapports sociaux en forêt. (Illustration du *London News* dans *La chasse au Québec*, Paul-Louis Martin).



Par ailleurs, en l'absence de règles plus policées, l'usage généralisé du fusil s'imposera en forêt et permettra des rapports plus égalitaires entre les sociétés amérindienne et européenne. L'historien français André Corvisier, qui a étudié les armées et les sociétés en Europe sous l'Ancien Régime, tient des propos tout à fait révélateurs sur la place des armes à cette époque : « En effet pour assurer sa sécurité, l'homme du peuple aussi bien que le gentilhomme se fie dans un premier mouvement davantage à lui-même et ses propres armes qu'aux forces de l'ordre. ».

Si ce rapport de force s'applique dans une société européenne dite policée, on comprend la nécessité d'être armé dans le monde de la forêt où il n'existe pas de structure ou d'organisation propre à faire régner l'ordre entre deux sociétés différentes. Cela donne une idée plus juste du rôle dissuasif et égalitaire que le fusil impose à tous, que l'on soit Amérindien ou Européen. Marie de l'Incarnation, qui relate un épisode du tremblement de terre qui secoue la colonie, en 1663, mentionne l'importance du fusil pour ceux qui choisissaient de vivre dans la forêt : « Un Français s'étant échappé du même danger, et étant retourné pour prendre son fusil, que la crainte lui avait fait oublier, fut obligé de se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture, en lieu où ils avaient auparavant fait leur feu. Il s'exposa à ce danger, parce que sa vie dépendait de son fusil. »

LE TROC DES CULTURES

Le fusil étant devenu un objet de première nécessité dans la forêt, les chasseurs nomades algonkiens ont également introduit cet objet dans leur représentation imaginaire. Dans l'interprétation métaphorique que les Algonkiens donnent à ce même tremblement de terre de 1663, le fusil est associé symboliquement au bruit terrifiant du tonnerre qui accompagne les secousses sismiques. Le missionnaire Paul Ragueneau dans sa *Relation* met en

lumière la transposition du fusil dans le code culturel amérindien : « Les sauvages attribuant tous ces désordres aux démons qui volaient en l'air, à ce qu'ils disaient faisaient de temps en temps des décharges de leurs fusils avec de grandes huées pour épouvanter et leur donner la chasse. »

Ce qui est intéressant de remarquer, c'est le rôle accessoire que tient le fusil dans la réalité et l'imaginaire de la société amérindienne. En effet, l'arme à feu est utilisée pour la chasse, mais à l'intérieur d'un mode de vie nomade toujours conditionné par l'environnement naturel. Sur le plan de l'imaginaire, le fusil est introduit dans la pensée métaphorique, mais il fait essentiellement référence à des croyances traditionnelles qui font partie du monde de la forêt. Aussi doit-on voir dans la transposition de cet objet, d'une culture à une autre, non pas une assimilation, mais plutôt une forme d'acculturation de la société de la forêt. En fait, l'emprise de la forêt est tellement puissante que même les nouveaux objets sont tout simplement intégrés dans le système de codification amérindien. La forêt constitue une sorte de rempart culturel pour les Algonkiens et cela, même si certains objets provenant d'une autre culture matérielle deviennent indispensables dans leur mode de vie.

À l'époque, la culture matérielle des Amérindiens a aussi une forte incidence sur le mode de vie des Euro-Canadiens qui fréquentent la forêt. Par exemple, le toboggan et les raquettes permettaient aux colons de la région d'aller s'approvisionner en hiver chez les Autochtones. Le canot d'écorce, quant à lui, deviendra essentiel au transport et au développement de la Nouvelle-France. Déjà, au XVII^e siècle, le baron de Lahontan rapportait que : « L'essentiel des communications se faisait par voies d'eau [...] pour l'intérieur du pays les Français avaient adopté un véhicule amérindien; le canot d'écorce. Léger, il se portait facilement et permettait de franchir les obstacles naturels comme les rapides. »

L'environnement du Nouveau Monde oblige donc l'utilisation d'une technologie de transport adaptée qui n'est pas sans façonner la sociabilité entre les Autochtones et les Blancs. Les longs voyages en canot d'écorce, par exemple, auront tôt fait de développer des solidarités et des amitiés entre des individus de cultures différentes. Par ailleurs, dans la région, ce sont encore une fois les rapports privilégiés entre les Algonkiens et les Blancs qui permettront le développement d'une importante industrie artisanale aux Trois-Rivières. Écoutons à ce sujet l'ingénieur français Louis Franquet : « J'ai été voir un chantier. On y en travaillait un de huit places [un canot d'écorce] : il était de trente trois pieds de longueur, cinq de largeur et deux et demie de hauteur, et du prix de 300 livres. À mesure qu'ils sont faits, on les envoie à Montréal; ils sont destinés pour les voyageurs des pays d'en haut, tant à porter les troupes que les vivres et marchandises. [...] Ce sont des femmes et des filles qui les travaillent. Ils sont totalement construits d'écorces de bouleau avec des varangues arrondies que l'on emploie au lieu de courbes; elles sont de bois de cèdre ou de sapin, de deux lignes d'épaisseur au plus et de trois pouces de largeur; et les coutures, recouvertes de gomme de sapin, sont impénétrables à l'eau. »

Ici, le fait que la construction de canots est maintenant effectuée surtout par des femmes et de façon industrielle traduit d'emblée un changement de mode de vie important pour certaines familles algonkiennes devenues plus sédentaires. D'un autre côté, l'adaptation de plusieurs Euro-Canadiens à l'environnement de la forêt passe aussi par l'adoption d'une certaine manière de vivre et de penser qui tient résolument de la culture amérindienne. Le célèbre voyageur suédois Pehr Kalm, lors de son passage au Canada, en 1749, mentionnait : « Les Français canadiens de condition modeste ont assez souvent adopté la mode et les coutumes des Sauvages d'Amérique [...] par exemple en ce qui concerne les pipes, les chaussures, les bandes molletières, les ceintures, la façon de courir en forêt, les méthodes de guerre, la façon de mélanger d'autres produits au tabac, les bateaux en écorce, la façon d'entortiller un carré d'étoffe ou de toile autour de la jambe en place de bas, la façon de manœuvrer une barque à l'aviron et d'autres choses du genre. »

Tout ce descriptif se rapporte essentiellement à une expérience de vie en forêt et non pas à un mode de vie qui tiendrait de la paysannerie. Aussi, le processus d'acculturation qui caractérise la nouvelle identité des Blancs n'est envisageable que dans la mesure où les nouveaux arrivants font l'expérience de la vie en forêt pendant un certain temps. Ce serait aussi l'avènement d'un sentiment d'appartenance collectif né de l'expérience d'un nouvel environnement et des transferts culturels provenant des rapports avec les Autochtones.



Ainsi, à travers l'utilisation de certains objets issus de cultures matérielles différentes s'exerce une forme d'acculturation propre à chaque société. Mais cette acculturation est aussi réciproque, dans la mesure où l'utilisation commune d'objets comme le fusil ou le canot, par exemple, tend à uniformiser les rapports sociaux entre les individus de deux sociétés différentes. La forêt sauvage devient un lieu privilégié où peut s'exercer ce « troc des cultures ». Ce type de transfert culturel en forêt est d'autant plus intéressant puisqu'il prend une valeur symbolique dans une région où on exploite le fer et l'écorce avec des technologies qui représentent deux mondes différents. ◆

Les longs voyages en canot d'écorce auront tôt fait de développer des solidarités et des amitiés entre des individus de cultures différentes. (Peinture d'Arthur Heming dans *Canoë*, K.G. Roberts).

Pour en savoir plus :

- Pierre-François-Xavier de Charlevoix. *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*. Édition critique par Pierre Berthiaume, 2 vol., Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994.
- Louise Dechène. *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*. Paris, Librairie Plon, 1974.
- Russel Bouchard. *Les armes à feu en Nouvelle-France*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 1999.
- Raymond Douville. *La Seigneurie de Batiscan. Chronique des premières années 1636-1681*. Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1980.
- Raymond Douville. *Visages du vieux Trois-Rivières*. Tome 1, Beauport, Les Éditions de La Liberté, 1988.
- Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan. *Mémoire de l'Amérique septentrionale, ou la suite des voyages de Mr le baron de Lahontan*, présenté et annoté par Réal Ouellet et Alain Beaulieu, œuvre complète, 2 tomes. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1990.
- Kenneth G. Robert et Shackleton Philip. *Canoë*. Paris, Denoël, 1988.
- Pehr Kalm. *Voyage au Canada en 1749*. Édition critique de Jacques Rousseau et de Guy Béthume. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1977.

Mario Marchand est étudiant au doctorat en histoire à l'Université du Québec à Trois-Rivières.